

STANLEY, G. F. G., *For Want Of A Horse*, being a Journal of the Campaigns against the Americans in 1776 and 1777 conducted from Canada, by an officer who served with Lt. Gen. Burgoyne. Edited and with an Introduction by Lt. Col. George F. G. Stanley. The Tribune Press Limited, Sackville, N.B., 1961. Appendix, Index, 194 p.

Lionel Groulx, ptre

Volume 16, Number 2, septembre 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302202ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302202ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Groulx, L. (1962). Review of [STANLEY, G. F. G., *For Want Of A Horse*, being a Journal of the Campaigns against the Americans in 1776 and 1777 conducted from Canada, by an officer who served with Lt. Gen. Burgoyne. Edited and with an Introduction by Lt. Col. George F. G. Stanley. The Tribune Press Limited, Sackville, N.B., 1961. Appendix, Index, 194 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 16(2), 278–281. <https://doi.org/10.7202/302202ar>

STANLEY, G. F. G., *For Want Of A Horse* being a Journal of the Campaigns against the Americans in 1776 and 1777 conducted from Canada, by an officer who served with Lt. Gen. Burgoyne. Edited and with an Introduction by Lt. Col. George F. G. Stanley. The Tribune Press Limited, Sackville, N.B., 1961. Appendix, Index, 194 pages.

Cette campagne de 1777 aura été un sujet d'étude fort en vogue parmi les étudiants qui explorent l'avènement de la république américaine. Des ouvrages nombreux ont abordé ce même

sujet d'histoire. M. Stanley y revient pour une excellente raison. Il a découvert, dans les Archives du Royal Canadian Institute de Toronto, la transcription d'un journal écrit, il y a deux siècles, par un officier qui avait pris part à ces événements. Il semble que ce journal permette d'apercevoir mieux les causes de la capitulation de Burgoyne à Saratoga. M. Stanley nous décrit l'état du manuscrit. Est-il possible d'identifier l'auteur du journal ? Un examen minutieux entrepris par l'éditeur ne permet pas de conclure.

M. Stanley fait précéder le Ms d'une préface d'un peu plus de quatre pages et d'une « Introduction » de près de soixante pages. C'est là, il va sans dire, la pièce de résistance de ce livre. Arrivé au Canada, ce pauvre Burgoyne ne débute point en des circonstances particulièrement favorables. Il se heurte d'abord à un Guy Carleton qui s'est assigné le rôle du temporisateur et qui semble bien, au printemps de 1777, avoir perdu l'occasion de tuer dans l'œuf, dès la retraite des insurgés, la révolte des colonies anglo-américaines. Par son immobilité, le gouverneur a déjà compromis la cause métropolitaine. Burgoyne éprouve cette autre déconvenue d'apprendre que son plan de campagne, divulgué par on ne sait qui, est déjà chose connue de l'ennemi. Le général se rend compte, en même temps, que pour ses munitions et ses vivres et pour tout son train d'artillerie, il ne pourra s'organiser que le plus insuffisant des systèmes de transport. Ce sera là, du reste, l'une des insignes faiblesses de l'armée britannique et jusqu'en 1779, alors que le duc d'York mettra enfin sur pied le Royal Wagon Trail. Impossible pour Burgoyne d'obtenir le nombre de chevaux et de solides véhicules dont il aurait besoin. Les Canadiens refusent de servir hors de leur pays. De ces derniers il avait espéré 2,000 hommes ; il en obtient à peine 300. Et de ce petit nombre, combien désertent en route. Les Indiens se montrent aussi tièdes. Au surplus, Burgoyne vient d'obtenir le commandement en chef de l'armée du nord, destinée à opérer sur l'Hudson. Carleton ne se voit pas enlever sans déplaisir la direction des opérations militaires. Il attribue aux affronts que lui inflige le ministre, lord Germain, son peu d'influence sur les Indiens et les Canadiens. En revanche Burgoyne peut compter sur ses régiments britanniques et allemands composés de soldats et officiers bien entraînés, soit 7,390 hommes, « rank and file ». Enfin, il aurait pu mettre au compte de ses bons atouts, le commandant lui-même, le lieutenant général sir John Burgoyne, salonnard passionné de jeu de cartes et de femmes, si l'on veut, mais quand même officier de distinction.

Il débute par un premier succès : la prise de Ticonderoga, abandonné par l'ennemi qui se retire toutefois avec ses forces

inentamées. C'est à ce moment que Burgoyne commet son erreur capitale. Au lieu de continuer par la route d'eau, il choisit de s'enfoncer à la rencontre du commandant de l'armée du sud, sir William Howe, par la route de terre, route pour laquelle il était le plus mal équipé. En outre, il se coupait par là de toute communication avec le Canada. Et imprévoyance non moins grave, tout lui manquait pour se frayer un passage par les chemins d'alors, dans les colonies anglo-américaines, chemins affreux, le plus souvent à travers bois, soigneusement encombrés d'ailleurs d'obstacles de toutes sortes par les insurgés : suite d'abatis d'arbres enchevêtrés, et tous les ponts parfaitement rompus. Burgoyne qui n'a rien prévu de ces obstacles, ne pourra s'avancer qu'avec une déplorable lenteur. Comment, du reste, pourrait-il hâter sa course ? Il n'a ni chevaux, ni bœufs, ni voitures assez solides, ni sapeurs, ni manœuvres, ni bûcherons pour débarrasser la route. Et nous l'avons dit : isolé du Canada, il ne peut rien espérer de ce côté, en hommes, en munitions, en provisions de bouche. Il avait espéré grossir son armée et la ravitailler dans le « Hampshire Grants » qu'on lui disait rempli de Loyalistes et bien pourvu en fourrage et en victuailles. Il n'y éprouve que profonde déception. Pour comble de malheur quelques détachements qui auraient pu le dépêtrer, sont capturés ou forcés à la retraite par d'autres détachements de l'armée insurrectionnelle. Puis, Burgoyne ne pouvait manquer de se buter à l'armée de Gates. Choc violent, dure bataille où, des deux côtés, l'on peut revendiquer victoire, mais bataille coûteuse. Une courte trêve s'ensuit, mais où Gates se renforcit pendant que Burgoyne s'affaiblit. La situation devient désespérée. Ou avancer encore et attaquer de nouveau, ou retraiter, pas d'autre option pour le lieutenant général. Il se décide, trop tard, pour la retraite, vers Saratoga, et retraite hélas, désespérément lente. Burgoyne s'entête à conserver son artillerie. L'on arrive enfin à Saratoga. Dans le camp de ces demi-fuyards, en croirons-nous la baronne de Riedesel qui accompagne son mari, l'on n'imagine guère la confusion. C'est le suprême désordre, la plus lamentable misère. Soldats et officiers sont privés de leurs rations. Les animaux ne manquent point aux commissaires des vivres ; ils ont oublié de les tuer. Burgoyne réunit son conseil de guerre. Un ennemi bien supérieur en nombre et en forces l'a bel et bien cerné ; autour de la malheureuse armée une trappe bien close ne laisse pas d'issue. Après examen des dernières options possibles, on se prononce pour la capitulation. Gates finit par accorder aux vaincus les honneurs de la guerre, garantie à quoi le Congrès américain refuse d'obtempérer. On connaît la suite, la fin de cette triste équipée. Capitulation fatale qui

allait, pour une bonne part, déterminer l'intervention de l'Espagne et de la France en faveur des insurgés et décider, du même coup, de l'issue de la guerre.

M. Stanley a fait la seconde grande guerre. Il y a servi dans la New Brunswick Rangers (Militia) et dans la section historique de l'armée canadienne d'outre-mer. Il a déjà publié quelques ouvrages de caractère militaire. Dans ce *For Want Of A Horse* il a pu déployer à son aise sa sagacité d'historien. Il a bien dégagé les véritables causes de l'échec de Burgoyne. Ces causes, il ne faudrait point les imputer uniquement au ministre, lord Germain, ni à son plan de guerre tracé de Londres, ni à l'incroyable torpeur de Carleton, ni à la suffisance de sir William Howe, trop hautain pour coopérer avec qui que ce soit, ni enfin à l'incapacité même de Burgoyne. Ce dernier, d'après M. Stanley, n'aurait point péché par tactique, mais par manque de jugement ou de prévoyance; il aurait trop sous-estimé les « supplées », les services auxiliaires, ou ce qu'on pourrait appeler les soutiens matériels d'une armée, c'est-à-dire son système de transport, ses approvisionnements en vivres et en munitions. Le « logistical factor », trop négligé, telle serait l'erreur de l'infortuné Burgoyne. Ou encore, ainsi que l'écrit l'auteur de l'« Introduction » (p. 65): « too much emphasis upon tactics and too little upon logistics ». Erreur confessée plus tard par Burgoyne lui-même qui dira que pour une heure dépensée par un général dans la préparation des batailles de son armée, il en devra dépenser vingt pour s'occuper de la nourrir. En somme *For Want Of A Horse*, excellente page d'histoire qui apporte une louable lumière sur un fait de la guerre canado-américaine de l'époque.

LIONEL GROULX, ptre